

Table ronde

Herminia Amado Laurel, Montserra Parra y Alba, Irène Sadowska Guillon, Jean-René Aymes

Citer ce document / Cite this document :

Amado Laurel Herminia, Parra y Alba Montserra, Sadowska Guillon Irène, Aymes Jean-René. Table ronde. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 2002, n°54. pp. 65-82;

https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_2002_num_54_1_1446

Fichier pdf généré le 21/04/2018

TABLE RONDE

Maria Herminia AMADO LAUREL (Université d'Aveiro, Portugal), « **Les études françaises dans les universités nouvelles au Portugal** ». – Le panorama actuel des études françaises dans les « universités nouvelles » au Portugal demande une réflexion préalable sur le contexte institutionnel de la création de ces universités en 1973, et sur leur situation actuelle .

L'enseignement supérieur portugais se définissait en 1973, à l'exception de l'enseignement artistique, dans le cadre de quatre universités : les deux universités de Lisbonne (dont la première date de 1911 et l'autre, l'université technique, de 1930) celle de Porto (1911), et l'université de Coimbra, fondée en 1290.

Pressentis au long des années 60, et plus particulièrement sensibles entre 1969 et 1973, des bouleversements profonds atteignent l'Université portugaise pendant la décennie suivante. Entretenant à l'époque des rapports politiques délicats avec les régimes démocratiques européens, le Portugal partageait néanmoins avec l'Europe un fonds culturel commun dont les racines historiques remontaient au XII^e siècle. C'est ainsi que mon pays a participé au sentiment européen d'un besoin urgent de réformes institutionnelles et éducatives, dans la suite du mouvement symbolisé en France par mai 1968.

La création de trois « universités nouvelles », celles de Minho, Aveiro et Évora (1), de dix instituts polytechniques et de neuf écoles normales supérieures en 1973, bien que comprise dans le cadre institutionnel et politique

(1) Plus tard, d'autres universités furent créées à Madeira, Açores, Trás-os-Montes, Algarve, et à Lisbonne, de même que l'université pour l'enseignement par multimédia et à distance, l'Université Ouverte.

européen, fut aussi déterminée par des circonstances nationales. Parmi celles-ci, la nécessité de répondre efficacement au développement du pays et à l'accroissement considérable de sa population en âge scolaire, vérifié pendant les années 60. Ces nouvelles institutions, dont le début des enseignements date de 1975-76, proposaient un enseignement supérieur non exclusivement universitaire, attentif aux besoins de formation spécifique des régions.

Actuellement, l'enseignement supérieur portugais est constitué par les universités d'État (dans lesquelles s'insèrent les « universités nouvelles ») et privées, l'Université Ouverte, l'Université Catholique (1967), les écoles supérieures d'éducation, les instituts supérieurs ou polytechniques, dont quelques-uns rattachés à des universités. Le développement des rapports entre l'institution, la société et les entreprises locales est une priorité des « universités nouvelles ». Il constitue, dans le cadre d'une politique d'autonomie, une source financière considérable, et les justifie socialement.

Les études françaises, diversifiées dans des disciplines de Langue, Civilisation et Littérature, intègrent aujourd'hui les formations dans sept universités nouvelles, situées du nord au sud du pays, aux Açores et à Madère, et aussi les formations en lettres de l'Université Catholique et de l'Université Ouverte .

Il ne faudrait cependant pas limiter l'étendue des études françaises aux disciplines mentionnées, ni à leur enseignement, mais considérer que cette notion est également sous-jacente à tout système de pensée d'origine française qui se projette dans le savoir universitaire. La constitution des divers champs épistémologiques des Sciences Humaines, des Sciences tout court ou des Technologies, le prouve.

L'objectif premier des enseignements en lettres dans les « universités nouvelles » a été celui de la formation d'enseignants pour les différents niveaux du système éducatif. Par leur structure plus allégée et fonctionnelle, par un modèle de formation qui assurait un poste dans le systè-

me d'enseignement national aux jeunes diplômés, ces universités ont concurrencé les universités classiques dans un premier temps. L'institutionnalisation progressive de la voie « enseignement » dans toutes les universités procure à l'heure actuelle des rapports de concurrence entre les diverses institutions. À cette circonstance s'ajoutent d'autres facteurs qui risquent de devenir problématiques pour le français. Parmi ceux-là, quelques-uns deviennent particulièrement contraignants du point de vue du contexte social (1) et de celui de la structure institutionnelle de ces universités (2), ce qui explique que le « *numerus clausus* » n'est plus toujours rempli par des candidats de français :

- 1 – la baisse de la natalité ;
 - le non-retour des enfants d'émigrés dans des pays francophones ;
 - la séduction d'autres langues étrangères, notamment de l'anglais ou de l'espagnol (cas de quelques universités frontalières) ;
 - le choix d'autres formations plus rentables et rassurantes que l'enseignement ;
 - le nombre insuffisant de postes de français dans l'enseignement secondaire, en conséquence d'une politique très réductrice concernant l'apprentissage des langues étrangères. La deuxième langue étrangère sera bientôt réintroduite à partir de la 7^e année de scolarité, pour des enfants d'âge moyen de 12 ans.

2 – Trop soucieuses d'affirmer leur différence par une importance accrue donnée aux matières pédagogiques et didactiques et une réponse immédiate aux besoins professionnels des futurs enseignants de langues étrangères, certaines universités nouvelles risquent de valoriser des *savoir-faire* par rapport aux *savoirs* qui ne s'appliquent pas directement à ces situations. Cela explique, mais ne *justifie* nullement la moins-value regrettable de la littérature française dans l'enseignement secondaire.

C'est parce que la situation est problématique qu'elle devient intéressante. Synthétisons les nouveaux défis qui se présentent aux études françaises et auxquels les univer-

sités nouvelles essaient de répondre, au niveau institutionnel interne (1) et externe (2) :

1 - l'usage de la langue française dans l'enseignement et l'évaluation ;

- la publication d'études en français dans des revues universitaires nationales et internationales ;

- la participation dans des colloques nationaux et internationaux ;

- la mobilité d'enseignants et d'étudiants ;

- l'ouverture aux littératures et cultures francophones ;

- le français comme langue optionnelle pour d'autres formations ;

- le français précoce dans les formations pour le primaire ;

- d'autres filières de licence : Langues étrangères appliquées, Traduction et Tourisme ;

- les études de courte durée, de spécialisation et doctorales.

Ces dernières filières jouissent d'un statut relativement autonome face à celui de la licence. Elles constituent une excellente occasion pour le développement des études françaises en ce qu'elles s'ouvrent à la spécialisation scientifique et favorisent la mobilité des partenaires.

2 - Les activités ouvertes à la communauté universitaire et à la ville, telles que colloques, cycles de films, expositions, etc., avec (ou sans) l'appui des Services Culturels de l'Ambassade de France, dont l'action, déterminante jusqu'aux années 80, est aveuglément démissionnaire à présent ;

- l'enseignement du français et d'autres langues étrangères par multimédia et Internet, travail pionnier de l'Université Ouverte, poursuivi par quelques universités nouvelles.

Les études françaises sont encore une réalité pour les étudiants qui participent à des programmes de mobilité européens, dans des formations en français ou autres ou, à un niveau plus avancé, pour des étudiants qui intègrent des équipes de recherche internationales dans des pays

francophones, en biologie, médecine, télématique, chimie, physique, etc. Travaillées sous des aspects linguistiques, de civilisation ou littéraires dans les formations vouées à l'enseignement du Français Langue Étrangère, ou à des niveaux diversifiés et innovateurs, les études françaises s'ouvrent au dialogue interculturel dans les universités nouvelles et misent sur les nouvelles technologies d'apprentissage et de recherche. Elles recherchent et rejoignent ainsi des publics plus élargis, que parfois nous ne soupçonnons même pas, pas forcément ni exclusivement littéraires, mais aussi littéraires, attentifs à cet idéal de « culture ouverte au monde » qui caractérise la culture française, et dont l'ambition d'être porteuse d'un idéal, si ce n'est d'un « modèle » tel que le constatait l'historien Jean-Yves Mollier à l'université d'Aveiro, en 1996, « n'a pas disparu ». Cet idéal nous inspire et unit en tant qu'enseignants amoureux, à l'étranger, d'une langue, d'une civilisation et d'une littérature *autres* que la nôtre, mais qui ne nous sont pas *étrangères* : souvenons-nous des liens profonds qui se sont tissés dans la péninsule ibérique entre la France, l'Espagne et le Portugal, dès la fondation de la nation portugaise en 1143, par notre premier roi, Afonso Henriques, fils d'un comte de Bourgogne et d'une princesse de Léon.

Aucun amour ne survit pourtant longtemps à l'indifférence de l'autre...

Montserrat PARRA I ALBÀ (Université de Lleida), « **Les études de philologie française en Catalogne** » – Nous avons en Catalogne onze universités, sept à Barcelone, une à Gironne, une à Vic, une à Tarragone et une à Lleida. La Philologie française peut s'étudier dans trois universités catalanes, dont deux se trouvent à Barcelone : *Universitat Autònoma (UAB)*, *Universitat de Barcelona (UB)* et *Universitat de Lleida (UdL)*. Malheureusement le nombre d'étudiants de spécialité est tellement réduit que le gouvernement catalan a décidé de fermer les études de philologie française à Lleida. La pression sociale nous a permis de garder ces études comme des études de deuxième

cycle, auxquelles on peut accéder à partir d'un premier cycle d'une autre philologie. Nous voulons aussi favoriser les doubles titres : castillan/français, catalan/français et anglais/français. L'UAB et l'Universitat Pompeu Fabra (UPF) ont aussi des études de traduction et d'interprétation, donc des études de langue et civilisation françaises, mais pas des études de philologie. Les étudiants de philologie française suivent des cours de langue synchronique et diachronique, des études de littérature et de civilisation. La spécialisation est difficile, au moins au 1^{er} et au 2^e cycle ; pour éviter cela nos universités offrent des études de 3^e cycle ; ces études sont plutôt linguistiques dans l'UAB et l'UPF, et plus littéraires à l'UdL et à l'UB.

Chez nous, par exemple, le cours de doctorat des deux dernières années était en relation avec un programme interdisciplinaire de recherche sur la douleur, programme qui a reçu des subventions européennes dans le cadre « Culture 2000 » et dans lequel se retrouvaient d'autres universités européennes : l'Université de Manchester, Lyon III, Kiel, Saint-Etienne, Sarbrücken et évidemment Lleida (2). Dans le domaine de la langue l'UAB propose des cours de doctorat de linguistique appliquée aux langues romanes.

Pour ce qui est de la recherche, en Catalogne existent plusieurs groupes de recherche. Je commencerai par le *Groupe de recherche sur littératures populaires et culture médiatique*, groupe qui réunit des professeurs du département de philologie française de l'UdL ; nous avons accueilli l'année dernière la coordination des chercheurs en ce domaine, et nous avons organisé des journées d'étude et plusieurs colloques qui ont abouti à des publications scientifiques. La réunion comportait un colloque intitulé : *Douleurs, souffrances et peines : figures des héros populaires et médiatiques* qui fera l'objet d'une prochaine publication.

(2) Les premiers résultats de ce projet ont été publiés dans *L'Ull crític*, n° 6, *La douleur*, Edicions de la Universitat de Lleida, 2001.

Cette année le cours de doctorat de notre département portera justement sur la littérature française contemporaine et une partie importante de ce cours va se consacrer à la littérature populaire: roman historique, roman policier, roman d'aventures.

A l'UB existe un groupe de recherche sur l'imaginaire — GRIM —, les études de ce groupe suivant les idées esthétiques de Gilbert Durand et utilisant dans l'analyse littéraire ses méthodes critiques. Dans cette optique, on a analysé *Un cœur simple* de Flaubert, analyse qui fait l'objet d'une publication (3). De nombreux auteurs français ont été étudiés par ce groupe comme par exemple Stendhal, Victor Hugo, Balzac, Le Clézio, Claude Simon, Eugène Sue, Proust, Malraux...

Il faut signaler qu'en Espagne nous organisons souvent des colloques et des journées d'étude qui coïncident avec les célébrations nationales littéraires françaises; c'est le cas pour Duhamel, Hugo, Yourcenar, Roger Martin du Gard, le mouvement surréaliste, entre autres. La plupart de ces colloques et de ces journées d'étude sont publiées (4).

Il y a aussi à l'UB un groupe important de recherche sur « traduction et interprétation », qui s'intéresse aux traductions et à l'adaptation culturelle des œuvres françaises, en insistant d'une façon particulière sur le XVIII^e et le XIX^e siècle et en accordant aussi une place importante au théâtre. Ce groupe a organisé plusieurs colloques (5).

(3) Alicia Piquer, Alain Verjat, *La méthode à l'oeuvre. Un coeur simple de Gustave Flaubert*, Universitat de Barcelona, 1992.

(4) Angels Santa, Montse Parra, *Relire l'Été 1914 et l'Épilogue de Roger Martin du Gard*, Lleida, El fil d'Ariadna, Pages editors, 2000.

Angels Santa, Victor Hugo, *Literatura i política*, Barcelona, PPU, 1987.

Elena Real, Marguerite Yourcenar, *Actes du Colloque International Valencia (Espagne)*, Universitat de València, 1986.

Elena Real, Marguerite Yourcenar *biographie, autobiographie*, Universitat de València, 1988.

(5) Francisco Lafarga, *Imágenes de Francia en las letras hispánicas. Estudios de literatura española y comparada*, Barcelona, PPU, 1989.

Francisco Lafarga, Albert Ribas, Mercedes Tricas, *La traducción metodología/historia/ literatura/ ámbito hispanofrancés*, Barcelona, PPU, 1995.

Pour la linguistique il existe aussi un groupe de recherche sur la linguistique synchronique. A l'UAB il y a aussi un groupe de recherche sur la prosodie, qui entreprend une description comparée de la structure prosodique de français, du catalan et du castillan : définition d'une typologie prosodique des langues romanes avec une application à l'étude des deuxièmes langues. C'est un groupe qui travaille aussi dans le domaine de la didactique de la langue française et l'une de ses lignes de recherche concerne la formation de professeurs pour l'enseignement des langues romanes et la compréhension en langues romanes.

Dans le domaine de la littérature ou plutôt de la critique littéraire, il existe un groupe qui travaille sur le récit d'aventures, recherche de l'impossible : méthodologie critique, narratologie, structuralisme figuratif.

A l'UB on trouve aussi un groupe important qui étudie la littérature française en connexion avec la littérature romane, étant donné qu'à l'UB la philologie française est issue justement de la philologie romane. Des professeurs comme Martin de Riquer (spécialiste, comme vous savez, du Moyen Age, des chansons de geste, de la poésie provençale) ont rendu ces études possibles. La tradition de Martin de Riquer continue, dans le domaine de la littérature, par sa fille Isabel de Riquer qui vient de publier une traduction commentée de *Tristan et Yseut* pour la maison d'éditions Siruela, avec un épilogue de Michel Casenaves. Ces études ont toujours une grande vitalité à l'UB qui est la seule à les conserver avec cette force, au moins dans le domaine de la recherche.

A l'UPF un groupe travaille sur la littérature comparée France-Espagne et sur l'esthétique littéraire. Dans cette université les études font partie de Traduction et Interprétation ou bien des Humanités en général ; cela signifie que les unités de recherche répondent à des personnalités individuelles. Deux écrivains — Lluís Maria Todo et Antoni Mari — font des cours de traduction et de culture française ; ils publient des traductions de romans

(*Madame Bovary* de Flaubert par Lluís M^o Todó, *El camí de Vincennes* d'Antoni Mari), des traductions littéraires et des essais.

Tout cela montre bien que le panorama de la recherche sur la philologie française est important en Catalogne et que cet effort mériterait davantage de ressources ainsi qu'une attention privilégiée de la part du gouvernement catalan et aussi du gouvernement français.

Irène SADOWSKA GUILLON, « **Traductions dans le domaine du théâtre contemporain français en espagnol** ». – Il fallait d'abord poser les jalons d'un répertoire de théâtre contemporain français.

Excepté quelques pièces de Ionesco et de Beckett traduites pour des mises en scènes ponctuelles et peu diffusées, il n'existait pas, jusqu'aux années 1990, de traductions des œuvres dramatiques contemporaines françaises en Espagne.

Ce constat m'a incité à fonder l'association « Hispanité Explorations » – Échanges Franco-Hispaniques des Dramaturgies Contemporaines, qui a pour vocation de faire connaître et d'introduire le théâtre contemporain espagnol en France et le théâtre contemporain français en Espagne.

Le premier répertoire constitué répondait à la demande immédiate de la scène espagnole qui s'alignait sur l'actualité théâtrale internationale.

Cette demande concernait les auteurs de la jeune génération déjà affirmés comme B.-M. Koltes, dont *Combat de nègres et de chiens* traduit par A. Munoz et *Roberto Zucco* traduit par Carla Matteini, ont été publiés dans la mémorable collection de théâtre El Publico, ou comme Michel Azama (*Aztèques* traduit par Daniel Sarasola, collection El Publico, *Le sas* et *Croisades* traduits par A. Munoz, Ed. de l'Université de Cantabria) .

Dans cette première vague, des œuvres entre autres de Philippe Minyana (*Chambres*), Noëlle Renaude (*Divertissements touristiques*), Yves Lebeau (*Le chant de la baleine aban-*

donnée), Yves Reynaud (*La tentation d'Antoine*), Enzo Cormann (*Le rôdeur*) ont été traduites et publiées en catalan (Editions 3 i 4 et revue Pausa), puis traduites en espagnol.

Ces œuvres étaient représentatives des recherches, à l'époque, d'une écriture dramatique qui se caractérisait par l'éclatement de la structure dramatique, l'effacement des personnages, la discontinuité spatio-temporelle, le travail sur le langage, le prélèvement des faits, des discours de la réalité immédiate.

Parallèlement à cela, dans le but de combler des lacunes et de ne pas réduire le théâtre français contemporain à ses expressions les plus récentes, j'ai entrepris avec l'édition et la revue « Art Teatral » de donner une anthologie du théâtre contemporain à travers la traduction et la publication (n° 6 et 7 de *Art Teatral*) de pièces courtes des auteurs représentatifs des générations et des tendances différentes qui ont marqué l'évolution de l'écriture dramatique de 1945 à nos jours.

Cette anthologie du théâtre court français (13 textes de 13 auteurs) allait de Jean Tardieu, S. Beckett, E. Ionesco, M. Vinaver, à E. Cormann, V. Novarina, A. Llamas, J. Jouanneau.

Ce panorama, qui inscrivait l'écriture actuelle dans la perspective de l'histoire récente du théâtre, dégagait particulièrement certaines démarches essentielles : théâtre poétique et surréaliste (Tardieu), théâtre de l'absurde (Ionesco, Beckett), réalisme grotesque (J.-C. Grumberg), écritures nourries par le langage cinématographique et la bande dessinée (A. Llamas, L. Ch. Sirjacq), radiographie du social et du quotidien (M. Vinaver), parole génératrice du réel (V. Novarina), introspection et mise en jeu de la mémoire (M. Simonot, Y Reynaud), réalisme paroxystique (E. Cormann), etc.

Quel est le champ de travail ? Quels sont les critères de sélection des œuvres ?

Dès le départ le parti pris était de concentrer ce travail de traduction et d'introduction sur les dramaturgies qui contribuent à l'évolution et au renouvellement de l'écritu-

re dramatique et de la pratique scénique en interrogeant en même temps la situation de l'individu dans la société contemporaine.

Le théâtre dit de boulevard ou de divertissement en a été volontairement écarté, d'une part parce qu'il existe sur ce plan une abondante production en Espagne, et d'autre part parce que ce théâtre bénéficie déjà d'une diffusion commerciale.

Notre sélection des œuvres à traduire a pour critères : la valeur littéraire, artistique, l'exploration de nouveaux langages dramatiques et de leurs potentialités théâtrales, l'implication de ces écritures dans les problématiques du monde actuel soit par leurs approches directes soit par leur mise en perspective de l'histoire.

A cet égard il m'est apparu extrêmement important de mettre l'accent sur les parcours de certains auteurs, en faisant traduire plusieurs de leurs œuvres qui forment un univers et constituent un témoignage sur notre époque. Ainsi du théâtre de Michel Vinaver dont six pièces : *L'Émission de télévision*, *Le Dernier Sursaut*, *Dissident il va sans dire*, *Nina c'est autre chose*, *La Demande d'emploi*, *King*, ont été traduites et publiées en Espagne. Ses *Écrits sur le théâtre*, réflexion théorique, sont en cours de traduction. De même pour Jean-Claude Grumberg, Enzo Cormann et Valère Novarina, auteurs essentiels de la dramaturgie française.

En même temps la sélection cherche toujours à refléter la diversité des tendances et des personnalités littéraires.

Trois principes sous-tendent notre démarche. Premièrement la qualité de la traduction : nous nous sommes assurés la collaboration de traducteurs spécialisés dans le théâtre qui, étant souvent eux-mêmes auteurs ou praticiens de la scène, cherchent à restituer non seulement le sens et les valeurs littéraires de l'œuvre, mais aussi l'oralité, la substance vocale, physique du texte, ce qui est essentiel, entre autres dans l'écriture de Novarina ou de Vinaver. La restitution des univers particuliers de ces auteurs (celui du langage, en réinvention permanente par

exemple chez V. Novarina ; l'alliance de l'écriture dramatique avec d'autres expressions : plastiques, musicales, chorégraphiques (M. Vinaver, E. Cormann) ; le retour sur la mémoire traumatisée, obsessionnelle (J.-C. Grumberg)) était possible grâce aux relations de compagnonnage, de proximité intellectuelle et d'affinité artistique qui se sont établies entre ces auteurs et leurs traducteurs, à savoir Fernando Gomez Grande pour Vinaver, Novarina, Cormann, ou Santiago Martin Bernudez qui après *Rêver peut-être* aborde en ce moment la traduction de la trilogie de J.-C. Grumberg (*L'atelier, Dreyfus, Zone libre*).

Deuxièmement la publication des œuvres traduites.

Troisièmement leur promotion et leur diffusion auprès des professionnels du théâtre, des théoriciens, des universitaires et de la presse à travers des rencontres avec les auteurs, des débats et des lectures dramatisées.

Nous cherchons enfin à expliquer et à témoigner du présent.

Dans la phase actuelle, la sélection d'œuvres à traduire cherche à la fois à combler des lacunes dans la connaissance du grand répertoire contemporain, à rendre compte des nouvelles tendances et à faire apparaître certains phénomènes nouveaux dans la dramaturgie française, comme par exemple sa féminisation progressive au cours des trois dernières décennies.

C'est dans cet esprit qu'une série de traductions d'œuvres d'auteurs femmes a été engagée depuis quelques années, dont une partie a été publiée en 1997 par les Éditions de l'Université de Valencia dans une anthologie des *Dramaturgies contemporaines françaises des femmes* comprenant des œuvres de Fatima Gallaire (*Les Coépouses*), Louise Doutreligne (*Le Pseudonyme*), Natacha de Pontacharra (*Mickey la torche*) et Michèle Sigal (*Gémonie*). Cette orientation est poursuivie avec les traductions et les publications d'autres œuvres d'auteurs femmes, et fait entre autres l'objet de l'opération « Transit – dramaturgies croisées franco – belgo – espagnoles des femmes ».

Dans l'ensemble, à l'heure actuelle, le répertoire du théâtre contemporain français constitué depuis 1992 par « Hispanité Explorations » compte une cinquantaine d'œuvres traduites en espagnol et en catalan, dont quarante trois publiées. Il est diffusé sur tout le territoire hispanophone, aussi bien en Espagne qu'en Amérique Latine. De nombreuses œuvres de ce répertoire ont été déjà créées sur les scènes.

Ce répertoire s'étendra au cours des prochaines années à la traduction de la littérature théorique et critique du théâtre et à la dramaturgie pour le jeune public, peu abordée jusqu'à présent et qui, investie de plus en plus par des dramaturges de talent, représente aujourd'hui un domaine important à explorer. Cette nouvelle orientation correspond à la fois au potentiel considérable que représente le jeune public et à la place importante réservée en Espagne par les théâtres et les compagnies à ce type de créations.

Jean-René AYMES (Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III), « **L'enseignement du français dans la Péninsule et de l'espagnol en France** ». – J'occupe, non par intrusion, mais par raccroc, la place de ma collègue de l'université de Paris IV, M^{me} Marie-Claire Zimmermann, qui avait été désignée pour présenter la situation de l'enseignement du catalan en France, mais qui a été empêchée de tenir son rôle. Non sans avoir hésité, j'ai assumé le risque de la remplacer au pied levé, considérant que l'exercice, voici quelques années, de la fonction de directeur de l'U.F.R. d'Études Ibériques et Latino-Américaines de l'Université de Paris III — Sorbonne Nouvelle et, plus encore, la nature de mes recherches centrées sur les relations franco-espagnoles au XIX^e siècle m'avaient placé, depuis un certain temps et aujourd'hui encore, dans une position propice à l'examen de la situation de l'enseignement universitaire de l'espagnol en France et du français dans la Péninsule. Et, de fait, je me crois en mesure de livrer, au débotté, quelques considérations nées de plu-

sieurs échanges de vue avec des francisants d'Espagne, notamment de Lérída et d'Oviedo.

Dans leurs exposés, les quatre collègues qui, au cours de la matinée du mardi 3 juillet, ont décrit l'état des « Études françaises en Espagne et au Portugal » ont démontré, à l'unisson, que le déclin, ininterrompu et peut-être accéléré, de l'enseignement du français dans la Péninsule obéissait à des raisons, soit structurelles, soit d'ordre historique (régimes politiques autarciques avant l'avènement de la démocratie dans les deux pays...), raisons liées à des évolutions démographiques, à la perte progressive de l'hégémonie de la France en Europe dans certains domaines de la culture, à l'emprise économique des États-Unis, à l'essor concomitant de la langue anglaise, à la multiplication des centres d'enseignement universitaire en Espagne, au soutien vigoureux dont bénéficient plusieurs autres langues indigènes, aux inconvénients que présente, en Espagne, l'appellation « philologie espagnole », tenue souvent pour archaïque ou excessivement réductrice, etc. La maladie dont souffre le français dans la Péninsule a donc des racines profondes et, à l'évidence, les solutions thérapeutiques, quand elles existent, doivent être recherchées et appliquées sur place. Certes.

Mais ces remèdes nationaux ou locaux ne suffiront pas si les secours attendus de la France ne viennent pas. Et c'est sur ce point que je souhaite faire entendre ma voix, avec franchise et vigueur, parce qu'il était prévisible et normal que les intervenants espagnols et portugais m'ayant précédé, soucieux de respecter les devoirs de civilité, aient tempéré la sévérité de leurs propos. Vu ma qualité d'« indigène » face à un public constitué majoritairement de « non-Français », je ne suis pas soumis à la même obligation de retenue et je me concède — ou m'arroge — le droit de proclamer que l'action des autorités de ce pays pour défendre la langue et la culture françaises dans la Péninsule — mais on peut penser qu'il en est de même ailleurs — a été, depuis une date déjà éloignée, dénaturée par des erreurs de conception et de calcul, frei-

née par l'indifférence, enlaidie par cette attitude d'arrogance tellement ancrée dans des manières habituelles de pensée et de comportement, légitimée par la conviction, si confortable, que le monde anglo-saxon exerce une suprématie irréversible et, enfin, expliquée sommairement, sans trop d'états d'âme, par la prétendue irrémédiable pénurie de moyens financiers et humains. Nos collègues espagnols et portugais, généralement inquiets, pessimistes, désolés, mais parfois aussi silencieusement stupéfaits, indignés ou catastrophés, ne pouvaient — ai-je déjà dit — exprimer ici que des regrets mesurés et des reproches timides. Or il me paraît juste de déclarer, sans jouer les boutefeux ou ni me livrer à quelque règlement de comptes, que les responsables de ce pays dans le domaine de l'enseignement et de la culture devraient savoir combien leur action apparaît, dans la Péninsule, non satisfaisante, erronée et défailante, depuis plusieurs lustres, sous le « règne » de plusieurs présidents de la République et premiers ministres.

J'imagine que les responsables de l'A.I.E.F. n'auront pas manqué d'inviter aux travaux de ces jours-ci les représentants, les plus éminents possible, du Ministère de l'Éducation Nationale, du Ministère des Affaires Étrangères, des Ambassades de France, des conseillers culturels, de l'Alliance Française, de la Casa de Velazquez, voire de l'Académie Française (M^{me} Hélène Carrère d'Encausse s'est exprimée, avec à propos et force, lors d'un récent débat télévisé, au cours duquel, justement, a été évoquée la situation catastrophique de l'enseignement du français à l'université de Lérída). Dans l'hypothèse, vraisemblable, où ces personnalités ont été invitées, leur absence, si elle était à déplorer, ne manquerait pas d'être interprétée comme une carence dans la lutte pour la défense du français à l'étranger, ou comme une capitulation face à deux puissants adversaires : la langue anglaise et la culture anglo-saxonne.

Il est vrai que les responsables ou agents actifs qui auraient daigné répondre à l'invitation auraient pu être

mis en accusation et plongés dans l'embarras au moment de répondre à des questions précises et variées, du genre : Pourquoi, à Oviedo (et peut-être ailleurs), le nombre de bourses de recherche universitaire proposées par la France a-t-il diminué au cours des dernières années ? Pourquoi les autorités françaises n'offrent-elles pas davantage de livres, de revues, de films ? Pourquoi n'ont-elles pas fait pression sur la Generalitat de Catalogne lorsque elle a démantelé l'enseignement du français à l'université de Lérida ? Pourquoi les gouvernements du Québec, de la Belgique, sont-ils parfois, pour la défense de la francophonie, plus dynamiques, plus généreux que la France ? Pourquoi avoir instauré ce culte d'un nouveau mot magique, le « partenariat », qui doit permettre de rentabiliser les opérations, mais risque d'occulter une spécificité française qui, en matière de culture, subsiste en partie, surtout par référence au passé ? Bref, il me paraît juste d'estimer que les cris d'alarme lancés par les francisants de la Péninsule doivent être répercutés et enfin entendus par toutes les personnes engagées en France dans ce combat pour la défense d'une culture menacée. Et, surtout, il est capital et urgent que la prise de conscience qu'il y a déclin, péril, échecs, insuffisances... s'accompagne de mesures effectives conduisant à un redressement et, si c'est encore possible, au salut. Naturellement, je sortirais de mon rôle si je suggérais ici telle ou telle forme d'action, comparable, par exemple, à celles auxquelles recourent, de temps à autre, les hispanisants et lusitanistes de France quand ils voient leurs disciplines recevoir de mauvais coups.

Or — et j'aborde ici le second volet que M^{me} la Présidente de la table ronde m'avait demandé d'ouvrir — la situation de ces hispanistes et lusitanistes n'est pas, tant s'en faut, aussi désastreuse que celles des francisants d'au-delà des Pyrénées. Sans doute, et peut-être définitivement, la langue anglaise a supplanté, en France, l'espagnol comme première langue vivante, alors que dans le Sud-Ouest, ici ou là, il était autrefois en concurrence direc-

te avec l'anglais dans l'enseignement dit « complémentaire » et dans l'enseignement secondaire. A l'Université, et sans parler des U.F.R. de Littérature Comparée, d'Histoire et de Géographie, où l'Espagne occupe une place en général inférieure à celle attribuée à d'autres nations européennes ou extra-européennes, la langue espagnole a un statut de première langue pour les futurs hispanistes, ou de seconde langue, ou de langue pour « grands débutants ». Dans les trois cas, elle devance largement l'allemand et l'italien, pour le nombre d'étudiants inscrits. A l'afflux des étudiants hispanisants correspond un nombre élevé de places offertes aux concours nationaux du CAPES et de l'Agrégation, ce qui laisse augurer que l'espagnol n'est pas condamné à l'extinction dans l'enseignement secondaire, du moins comme seconde langue. Et l'on voit mal comment le breton, l'alsacien, le catalan, le corse, le basque, l'occitan contribueraient à la disparition du castillan. Mais on ne peut cacher, avec toute l'inquiétude qui naît de ce constat, que le nombre d'étudiants spécialisés en espagnol, inscrits dans les universités, est en baisse sensible, au cours des dernières années. Les autorités espagnoles pourraient avoir un mot à dire bientôt. Pour l'heure, la culture espagnole bénéficie, en dehors de l'Université mais en rapport avec elle, du soutien exemplairement actif que lui apportent, dans plusieurs grandes villes, l'Institut Cervantès et, de plus, à Paris, le Collège d'Espagne de la Cité Universitaire.

Aux côtés du castillan figurent honorablement les autres langues de la Péninsule — le portugais, le catalan, le galicien et le basque — qui, encore peu représentées dans l'enseignement secondaire, connaissent un essor en milieu universitaire, grâce notamment au soutien actif qu'apportent, d'un côté le gouvernement de Lisbonne, de l'autre les « autonomies » espagnoles concernées. Dans ce domaine, la Fondation Gulbenkian pour le Portugal et la Maison de la Catalogne jouent, à Paris, un rôle phare.

Inutile, donc, de revenir sur cette évidence et cette dissymétrie : globalement, le français recule dans la Péninsu-

le, tandis que, au nord des Pyrénées, l'espagnol, ou bien se maintient, ou bien progresse (comme seconde langue vivante), tandis que les autres langues de la Péninsule, dont on espère qu'elles ne vont pas concurrencer sévèrement le castillan, traversent une époque plutôt faste.

Mais je préfère, à cet ultime instant de mon exposé (dont je regrette qu'il ait dû être improvisé, lacunaire et schématique), me retrouver, par solidarité, aux côtés de mes collègues francisants de la Péninsule dont j'ai voulu, pendant quelques minutes, défendre la cause avec conviction et parfois même, à certains moments, avec une véhémence peut-être excessive.